

Simon Evylray

Le signe de Caïn

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0818-0

© Simon Eylvray

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

L'Eternel lui dit : Si quelqu'un tuait Caïn, Caïn serait vengé sept fois. Et l'Eternel mit un signe sur Caïn pour que quiconque le trouverait ne le tuât point.

Genèse Chapitre 4 Verset 15

Comme une roue qui va tourner, personne ne va m'en empêcher. Hé Satan, j'ai payé ce que je dois. Je joue dans un groupe de rock. Hé maman, regarde-moi. Je suis sur la route pour la terre promise. Je suis sur la route de l'enfer. La route de l'enfer.

AC/DC "Highway to hell"

Prologue

24 décembre 2012 – 0 h 06

Un an déjà que l'adjudant Georges Girot et le gendarme Luc Bourdin effectuaient ensemble les gardes de nuit à la gendarmerie de Saulieu, petite ville située au centre de la Bourgogne. Le premier, un homme de cinquante ans ventripotent, le visage rubicond et la moustache autrefois blanche jaunie par le tabac, résidait dans cette petite ville tranquille depuis une quinzaine d'années. Françoise, sa femme, était originaire du coin et ne l'avait pour ainsi dire jamais quitté. C'est pour cela que tous deux rêvaient d'aller s'installer dans le Sud, peut-être du côté de Nice, dès que Georges aurait acquis le droit de prendre une retraite, selon lui bien méritée.

Luc, quant à lui, était un tout jeune gendarme de vingt-trois ans et cette brigade était sa première affectation. Jeune homme athlétique, les années de bons et loyaux services dans la campagne profonde n'ayant pas encore affecté sa morphologie, il pratiquait le sport, notamment la course à pied, et aimait lorsqu'il n'était pas d'astreinte – et même quelquefois aussi quand il y était – aller regarder les performances souvent médiocres de l'équipe de foot locale. Il avait les cheveux bruns avec la coupe réglementaire, les yeux bleus, le visage encore un peu trop juvénile pour exprimer la

pleine autorité qu'exigeait parfois son métier. Ni laid ni beau, il ne laissait tout de même pas les femmes trentenaires du canton indifférentes et celles qui n'avaient pas encore trouvé chaussure à leur pied se seraient bien vues femmes de gendarme ; ce qui pour certaines leur aurait donné un statut plus respectable au vu de leurs frasques passées.

L'appel qu'ils avaient reçu une demi-heure plus tôt leur avait paru étrange, mais ils ne s'attendaient pas à l'affaire du siècle. Dans cette circonscription, leur principal travail consistait à faire de la prévention routière, autrement dit coller des amendes aux automobilistes enfreignant le code de la route ce qui, il faut bien l'avouer, ne leur attirait pas la sympathie de la population locale. Sinon, quelquefois, de petites enquêtes venaient pimenter leur quotidien. Mais cela consistait le plus souvent à appréhender des adolescents ayant commis quelques actes de vandalisme, de petits vols ou intrusions souvent perpétrés dans les résidences secondaires qui sont nombreuses dans la région. Quelques affaires de drogue et de maris violents venaient compléter le tableau. Comme l'adjudant Girot aimait à le clamer à qui voulait l'entendre, il n'avait eu à sortir son arme qu'une seule fois et il ne s'en était même pas servi. Il pensait avec conviction que c'était aussi bien comme ça et que si ça pouvait en être ainsi jusqu'à la quille, il ne s'en porterait que mieux.

Ils faisaient route maintenant vers la petite bourgade de Saint-Didier, à environ six kilomètres de la caserne. La route était bonne mais, à en croire la météo, la neige arrivait à grands pas et les fêtes de fin d'année risquaient fort de se dérouler sous un grand manteau blanc, ce qui ferait pour sûr la joie des enfants et le désarroi des usagers de la route. Le lieu de l'incident avait été désigné comme l'église de Saint-Didier par l'auteur du coup de téléphone qui habitait juste derrière l'édifice religieux. Cette bâtisse était de taille

moyenne sans particularité singulière, du même type que celles qui trônent fièrement dans quasiment tous les villages français. Elle ne servait plus à la messe dominicale depuis des dizaines d'années et n'était désormais utilisée que pour les enterrements et très rarement pour quelques baptêmes.

Alors qu'ils descendaient la rue principale du bourg, qui était à vrai dire la seule, Luc lança :

— C'est sûrement encore une bande de petits cons qui ne savaient pas où aller descendre un panier de canettes.

Georges expulsa un profond soupir.

— Tout ce que j'espère c'est être rentré d'ici maxi une heure car demain une longue journée s'annonce.

— Ah oui, c'est vrai, vous recevez toute la famille.

— Eh oui ! tous les ans la même comédie.

Il grimaça sans vraiment s'en rendre compte avant d'enchaîner :

— La famille, la messe de minuit, quelques bouteilles, les cadeaux, et en plus je reprends le service le lendemain à neuf heures, alors y a pas intérêt à ce que ces petits cons me fassent chier.

Luc acquiesça d'un hochement de tête.

Leur Peugeot expert bleue se gara devant l'église et ils commencèrent à scruter l'obscurité... Pas âme qui vive.

— Allez, on se casse ! hurla l'adjutant. Marre de ces connards qui se croient malins de nous faire chier à deux heures du mat'!

Luc se décala de deux mètres, prenant l'air intrigué.

— Attendez mon adjutant, je crois apercevoir une lueur derrière l'église... Peut-être un feu de camp que ces merdeux auront allumé pour pouvoir mieux apprécier leur cuite.

Tout en secouant la tête en signe de désapprobation, Georges s'approcha de son adjoint en lui jetant un regard sombre empli de reproches.

— OK, on va vérifier et après, direction les cuisses de bobonne, grommela-t-il exaspéré.

Ils descendirent du véhicule et contournèrent le bâtiment en enjambant les ronces et autres branchages laissés là par le cantonnier. Quelques flocons commençaient à virevolter de-ci de-là et à mesure qu'ils avançaient, ils devinaient effectivement ce qui devait être un petit feu derrière un taillis. En revanche, aucun bruit, si ce n'est le crépitement des flammes qu'ils parvenaient maintenant à distinguer. Arrivés à une dizaine de mètres de l'objectif, et ne voyant toujours aucune silhouette, l'adjudant porta la main à l'étui qui renfermait son Beretta et lança : « Gendarmerie nationale, montrez-vous et veuillez décliner vos identités ! »

Pas de réponse. Ces salauds avaient certainement déserté les lieux en entendant le bruit du moteur. Ils s'approchèrent et ce qu'ils découvrirent ne ressemblait en rien à ce qu'ils auraient pu imaginer.

Il y avait bien un feu et deux formes apparaissaient maintenant à proximité de celui-ci. L'une d'elle projetait une ombre fantomatique sur la végétation endormie.

Une odeur particulière embaumait l'atmosphère glaciale. Elle faisait penser à Luc à celle qui émane de son four lors de ses tentatives culinaires infructueuses de jeune célibataire, une odeur de viande brûlée, âcre avec des nuances de poils grillés comme on peut en sentir dans certaines fermes quand est venue l'heure d'abattre le pauvre cochon que l'on a pris soin d'engraisser toute l'année.

« Bon dieu ! » blasphéma Georges. Il ne croyait pas si bien dire. Un prêtre en aube blanche était agenouillé à environ un mètre du brasier. Il semblait marmonner quelque chose. Georges le reconnut presque instantanément. « Monsieur le curé, bredouilla-t-il, mais enfin qu'est-ce qui se passe ? ! ».

Le prêtre en question était le père Robin, Albert Robin. L'adjudant n'eut nul doute sur cela car il le voyait tous les dimanches à la messe de dix heures où il se rendait avec Françoise et leurs enfants à la basilique Saint-Andoche de Saulieu. Et cette forme auprès du feu... Son esprit mit un moment à analyser l'horreur de la situation.

— Un corps bordel !!!! s'écria Luc. C'est un corps bordel !!! Et sa tête !!! Sa tête putain !!! Elle... Elle... ELLE BRULE !!!!!!!!!!!

1

Rien ne différenciait Albert des autres adolescents de son âge, si ce n'est son goût un peu plus prononcé pour la solitude et la réflexion. Il aimait passer son temps libre dans la forêt qui n'était située qu'à un kilomètre du domicile familial. Il était fréquent qu'il s'y promena des matinées durant sous les branchages épais des feuillus bourguignons, son appareil photo à la main. Ses parents lui avaient offert pour son anniversaire un livre d'ornithologie et c'était devenu sa passion depuis qu'il avait découvert les nombreuses espèces d'oiseaux de nos forêts métropolitaines. Il flânait donc régulièrement en espérant réaliser le meilleur cliché possible d'un coucou, d'une fauvette à tête noire ou autre volatile indigène.

A l'école, sans être le plus populaire des garçons, il n'était pas non plus le ringard de service à qui personne ne parle. Les filles ne s'intéressaient pas spécialement à lui et cela ne le gênait pas pour le moment ; il n'éprouvait pas vraiment le besoin d'avoir une petite amie. Il y avait bien cette fille qui partageait son plan de travail en sciences naturelles, mais elle était trop belle pour lui. Danielle était bien contente que le professeur lui fasse faire équipe avec Albert. Cela avait fait remonter sa moyenne en sciences. Il ne rechignait jamais à l'aider durant les travaux pratiques, était très gentil et

pas désagréable à regarder. Mais bon, elle ne pouvait quand même pas être amoureuse d'un passionné d'oiseaux, et en plus elle sortait avec Patrick. Ce n'était pas vraiment une lumière mais il demeurait quand même le plus beau gosse de tout le collège et ses copines étaient vertes de jalousie. Ça, quand on a quinze ans, ça n'a pas de prix.

Albert était le fils unique de Roger et Yvette Robin. Ceux-ci n'avaient aucun souci avec lui et remerciaient le ciel de leur avoir donné un rejeton aussi calme, appliqué et respectueux qu'Albert.

— Quand tu auras fini tes devoirs, pourras-tu dresser la table et m'aider à préparer le dîner ? lui demandait souvent sa mère le soir.

— Oui, pas de souci, répondait Albert sans la moindre nuance d'exaspération caractéristique des ados.

— Dis-moi Al, ta journée s'est bien passée, ta petite copine Danielle va bien ?

— C'est pas ma petite amie je t'ai déjà dit !

— Je sais, je te charrie.

— Papa rentre à quelle heure ? lança Albert, espérant changer de sujet.

— Je ne sais pas, mais il m'a dit qu'il ne rentrerait pas tard, pour une fois nous allons pouvoir manger tous ensemble.

Les parents d'Albert étaient des citoyens respectables de la petite ville d'Is-sur-tille, petite bourgade d'environ quatre mille habitants, située à une bonne vingtaine de kilomètres au nord de Dijon. Roger était garagiste. Il possédait son propre garage et employait deux ouvriers. Yvette, quant à elle, s'occupait de la maison et de son fils. Elle aurait bien aimé travailler mais son mari y était fortement opposé. Cela aurait été un déshonneur, disait-il, de ne pas pouvoir subvenir aux besoins de sa famille tout seul. Donc, Yvette ne vou-

lant pas le contrarier, s'était faite à cette idée et passait son temps à astiquer leur petit pavillon ainsi qu'à préparer les repas des deux hommes de sa vie.

C'est ainsi qu'au début des années 70 se déroulait la vie des Robin. Il faisait bon vivre à cette époque, on ne parlait pas encore de chômage, de dette, de crise économique et la petite famille traversa cette décennie sans encombres majeurs.

Mais le 14 février 1977, tout bascula pour Albert.

2

23 décembre 2012 – 06 h 30

Les prémices de l'aube ne chasseraient pas les étoiles avant une bonne heure lorsqu'Albert se leva, tôt comme il en avait pris l'habitude depuis des années.

Son premier acte de la matinée consistait à réciter un Pater Noster, agenouillé au pied de son lit. Une fois la prière effectuée, il faisait sa toilette et, dès qu'il était habillé, se rendait à la boulangerie située dans la rue à côté du presbytère. Il ne dérogea en rien à ses habitudes ce matin-là.

A la radio, le présentateur de météo, plutôt jovial malgré l'heure très matinale, annonça une journée couverte avec risque de neige durant la nuit. Sa baguette de pain frais était prête, mise soigneusement de côté, encore chaude. Un petit salut à la boulangère, quelques échanges verbaux sur le temps qu'il ferait, puis il regagna son logis pour prendre un petit déjeuner frugal.

Marie-Odile passait quasiment tous les jours le voir aux environs de sept heures trente et ils prenaient un café ensemble. Comme à son habitude, elle toqua brièvement à la porte avant d'entrer sans attendre d'autorisation.

« Bonjour monsieur le curé ! lui lança-t-elle. Vous allez bien ce matin ? »